attente veille au fond des consciences. » Un moraliste chrétien n'eût pas mieux dit.

S'agit-il de peindre les austères beautés de la vertu, de flageller le vice, de montrer comment la mollesse et la corruption préparent la ruine des Etats ; nous ne sachons pas qu'il y ait, nulle part, soit de plus vigoureux coups de pinceau, soit une verve plus honnêtement indignée, soit des considérations d'un ordre plus élevé. Si l'on en excepte quelques faiblesses, à l'égard de certains stratagèmes de Métellus et de Marius, qui sentent trop la perfidie pour être excusés, les réflexions incidentes qui assaisonnent le récit sont à l'unisson de la doctrine la plus sévère. En un mot, Salluste ferait rougir nos modernes philosophes, si ces prétendus sages, qui dédaignent si fort le dogme chrétien, pouvaient prendre au sérieux les sentiments orthodoxes d'un païen sur la psychologie et la morale.

Après la dignité des principes, ce qu'on exige d'un historien, c'est la probité littéraire. La dignité des principes constitue l'écrivain honnête, la probité fait le narrateur véracé. Or, cette qualité appartient encore à Salluste. Nous ne voyons pas que les critiques anciens aient relevé des erreurs dans ses témoignages ou l'aient accusé de haineuses préventions. Sous ce rapport, il a même donné une remarquable preuve d'impartialité, lorsque, dans la *Conjuration de Catilina*, il qualifie Cicéron, son ennemi, d'*optumo consuli*, excellent consul. Puis, il n'attribue pas aux personnages qu'il dépeint une physionomie différente de celle qu'on leur voit ailleurs. Quant à ses déclamations contre l'immoralité de son époque, on ne saurait les taxer d'exagération, lorsqu'on a lu la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Au reste, ce Père lui-même rend